DEUXIÈME MISSION SCIENTIFIQUE SUISSE
DANS L'ANGOLA

Sur l'existence en Angola d'un grand Reptile encore inconnu

PAR

A. MONARD
Dr ès sciences

En décembre 1931 parut, dans les journaux de Lisbonne, l'information qu'une mission scientifique suisse allait parcourir l'Angola. Un ancien agent de la « Diamang [1] » m'écrivit alors pour me signaler l'existence, en Angola, d'un grand Reptile encore inconnu, d'un grand Saurien « auprès duquel le vulgaire croco ne serait qu'un enfant ». Il me disait ses doutes d'abord, son scepticisme, puis, après l'enquête sommaire qu'il avait menée, sa conviction qu'il existait quelque chose. Dans la correspondance qui suivit, il ajouta des précisions qui me décidèrent à aller voir de quoi il s'agissait. Il me disait que le « Libata » était « amphibie, de taille énorme, de grande voracité; que très rare, il ne se montrerait que dans une époque très courte de l'année, qu'il n'existerait que dans la région du Chiumbé. Il est plus grand, bien plus grand que le crocodile, que l'hippopotame; il n'y en a pas dans le Luaximo, mais là-haut dans le Chiumbé et dans le Cuilo aussi; il ne se montrerait qu'au commencement des pluies ou à la fin du cacimbo (juillet, août, septembre)».

L'existence d'un grand Saurien, héritier de la faune reptilienne des temps secondaires, n'a rien théoriquement d'impossible. Si les continents ont été parcourus dans tous les sens, ce n'est le plus souvent que par itinéraires plus ou moins rapprochés, et il reste les mailles du réseau à explorer. A plusieurs reprises, on a parlé de la survivance de quelque « Brontosaure », et quelques missions même sont allées à sa recherche; qu'elles n'aient pas réussi prouve tout au plus que le préhistorique en question est fort rare ou qu'il habite des contrées inaccessibles comme le sont encore actuellement les grands marécages.

[1] M. A. da Paz Colaço, Lisbonne.

Certaines raisons, qui résultent de l'histoire des continents et des grands Reptiles font penser que ceux-ci ne pourraient encore exister que dans les continents déjà formés à la fin de l'ère secondaire, dans les pays du Gondwana, c'est-à-dire l'Afrique méridionale et centrale, Madagascar, l'Amérique du Sud, principalement le Brésil, l'Inde et l'Australie. L'Inde, trop peuplée et trop connue, l'Australie trop sèche et trop aride paraissent s'exclure; restent l'Afrique et le Brésil. Si trop de crédulité n'est pas scientifique, trop d'incrédulité ne l'est pas davantage, et rien ne permet d'affirmer que la survivance de quelques types de Sauriens secondaires est impossible.

La découverte de types anciens existant dans les profondeurs des mers, de l'Okapi qui, dans les forêts du Congo, n'est autre que le *Samotherium* des paléontologistes, est encore dans toutes les mémoires.

D'autres espèces, crues éteintes, ont été retrouvées ailleurs; le *Rhinoceros simus* a été retrouvé dans la région du Nil blanc; nous avons la conviction que l'*Equus quagga quagga* existe encore en Angola, dans la région du bas Kunéné [1].

D'autre part, la plupart des peuples admettent la légende de quelque hydre, dragon, drachen, tarasque, etc. Il peut fort bien s'agir de quelque animal disparu, tué anciennement. Le « loup » du Gévaudan qui, au XVIII^me^ siècle, ravaga toute une province de France est un type récent de ces grands fauves dévastateurs; on sait, du reste, qu'on n'a jamais pu savoir exactement s'il s'agissait vraiment d'un loup.

Ici, en Angola, chez les indigènes du Kuvangu, existe la légende d'un monstre aquatique, le Tyandyangombe, disparu actuellement; un de nos porteurs, jeune homme de 25 ans peut-être, affirmait en avoir vu un fragment de peau au village du Keso, alors qu'il était enfant; mais il est probable qu'il a été mystifié. On raconte aussi l'histoire d'un Blanc qui, campant à la fin du siècle dernier sur les bords du Kunéné, fut réveillé de nuit par un grand bruit. Il vit la tête d'un animal énorme sortir du fleuve, tira dessus; mais, soit qu'il ne l'ait pas atteint, soit que son plomb ne fût pas suffisant pour blesser l'animal, il ne réussit qu'à le faire fuir.

Qu'on objecte à tout ceci qu'il n'y a là que racontars est mal connaître l'esprit du peuple, qui construit le plus souvent ses légendes sur quelque fait plus ou moins bien observé. Nous sommes d'accord à n'admettre la certitude que si quelque preuve matérielle est apportée; mais il peut subsister la probabilité, la présomption, et les efforts faits pour tâcher de résoudre la question demeurent méritoires.

C'est dans cet esprit que nous avons résolu de visiter les lieux

[1] Un colon d'Angola, Hollandais, ancien chasseur, nous a affirmé avoir tué, vers 1910, un zèbre qui n'avait de raies que sur la tête et le cou, dans la région d'accès très difficile qui s'étend entre le bas Kunéné et le Kakulovar.

où le « Libata » devait exister. Du reste, il était à présumer qu'à défaut du Reptile on pourrait collectionner là-bas du matériel d'études intéressant, et la belle série des Rongeurs que nous avons rapportée, avec d'autres, offre un réel intérêt zoologique.

L'expédition.

Le chemin de fer nous a conduits, M. C.-E. Thiébaud et moi, de Nova Lisboa à Vila Luzo (kilomètre 1036 de la ligne). Nous avons loué là une camionnette qui nous a transportés, armes et bagages, jusqu'à Dala, poste d'agent portugais établi sur la rive droite du Tyihumbwé [1], affluent du Kasaï; la rivière, après avoir arrosé une large vallée marécageuse, y forma une magnifique cascade, puis coule dans un cañon d'érosion semblable aux côtes du Doubs en Jura neuchâtelois. Après trois jours de campement à Dala, nous avons décidé de remonter de 15 km. la rivière jusqu'au village de Tyipukungu où le soma (chef) nous renseignerait plus exactement. Nous avons donc établi le nouveau campement sur les bords d'un ruisseau, affluent du Tyihumbwé, et nous y sommes restés près de quatre semaines. Après quoi, notre conviction étant faite et les pluies devenant menaçantes, nous avons terminé la campagne en revenant par le même chemin.

Nous avons interrogé le soma de Tyipukungu et tous les indigènes que leur intelligence distinguait de leurs camarades; toutes les fois que nous l'avons pu, nous sommes allés sur les bords du Tyihumbwé, pataugeant dans les marécages, par le soleil ou la pluie. Le soma a placé deux indigènes pour surveiller la rivière quand nous ne pouvions le faire. Je suis allé camper à la belle étoile pendant trois jours, à 10 km. du camp, tout près d'un endroit où l'on affirmait que le lipata devait exister; j'ai placé un petit porc en appât, avec un sachet de strychnine attaché à la jambe. En un mot, nous avons fait tous les efforts possibles pour voir au moins la bête; en vain.

L'enquête.

Je suis donc réduit à donner ici, à défaut d'observations personnelles, les résultats de l'enquête menée sur l'animal en question :

1. Son nom est *Lipata* et non *Libata* comme l'écrivait notre correspondant. Tous les indigènes le prononcent de même façon.

2. Il existerait seulement dans le Tyihumbwé supérieur et dans le Kasaï; je n'ai rien appris de sa présence dans le Kuilo.

Dans le voisinage de Tyipukungu, il y en aurait deux seulement, l'un plus en amont, à 10 km. environ de l'autre. Quelques indigènes disent qu'il y en a trois, d'autres beaucoup. Enfin, on nous a affirmé que le lipata d'amont (celui pour lequel j'ai posé

[1] Orthographe phonétique; les cartes portugaises portent Chiumbe.

un appât) avait quitté son lieu favori pour s'installer plus en amont encore.

3. Il est presque toujours caché dans l'eau; il ne se montrerait à la surface qu'au matin, jusqu'à 9 ou 10 heures. D'autres disent encore qu'on peut le voir le soir, avant le coucher du soleil. Tous affirment qu'il s'agite beaucoup quand la pluie tombe et que c'est alors qu'on peut le voir avec le plus de chance.

Il sort peu de l'eau; toutefois, on nous a montré sur une petite plage quelques vagues traces produites par le lipata; elles étaient trop effacées pour en tirer quelque chose.

Le 1er septembre 1932, un homme de Tyipukungu le vit, dormant sur terre ferme, vers 9-10 heures.

Les femmes du Tyihumbwé qui ont coutume de pêcher à la rivière l'ont presque toutes vu une fois ou l'autre. Elles ont l'habitude de crier avant d'entrer dans l'eau, et cela suffit pour éloigner la bête.

Dès qu'il entend ou sent un homme, il s'enfonce et disparaît.

4. Il s'attaque à toutes les bêtes : chèvres, porcs, bœufs et même aux hommes qu'il avalerait d'une bouchée. Il mangerait aussi les crocodiles. L'an dernier (1931), il a pris un bœuf et une chèvre aux indigènes. Cette année-ci, rien encore. Notre correspondant connut l'existence de l'animal en 1927 alors qu'il passait à Dala; les indigènes étaient venus demander des armes pour le tuer, car il venait de leur prendre un bœuf.

5. Quelques lipatas ont été tués. Lorsque le soma était enfant (il paraît avoir 40-45 ans), les indigènes tendirent un piège après qu'un lipata leur eut pris trois bœufs; l'animal prit l'appât et fut tué.

Un blanc ayant tué un hippopotame, au soir, retourne au matin pour tirer la proie hors de l'eau. Il vit deux lipatas en train de manger la viande et réussit à en tuer un.

6. Nous avons présenté aux indigènes un dessin représentant un crocodile : ils l'ont, sans hésitation, nommé lipata. De deux autres dessins, l'un plus grand, l'autre plus petit, le premier a été nommé lipata, le second ngandu (crocodile). De deux autres encore, l'un plus large, l'autre plus étroit, le premier fut pris pour le lipata, le second pour le ngandu.

L'animal aurait 4-6 mètres de longueur; comme le crocodile, il a des écailles en scie sur la queue; sa gueule serait plus grande, son cou plus large et, détail intéressant, les yeux très rapprochés sur le sommet de la tête.

Un indigène affirme que le lipata est un ngandu; mais tous les autres distinguent nettement les deux animaux. Si l'on cherche à savoir comment ils les distinguent, la réponse est toujours la même : lipata grand, ngandu petit. Ils ne semblent pas connaître l'existence de jeunes lipatas ni de grands crocodiles.

Conclusions.

De toute cette enquête résulte l'impression que le lipata n'est pas autre chose qu'un crocodile : les mœurs comme la description concordent bien avec ce qu'on sait des crocodiles. Les épreuves faites avec les dessins confirment encore cette opinion. D'animal préhistorique, de Dinosaure fantastique, il ne saurait être question. Pour nous, le problème est résolu : le lipata qui existe vraiment n'est pas autre chose qu'un crocodile.

Mais lequel ? Avec le sentiment d'espèce zoologique qu'ont les Noirs [1], il se peut fort bien qu'il s'agisse ici de deux espèces de crocodiles. On sait qu'il n'en existe en Afrique que quatre espèces: les *Crocodilus vulgaris*, *Cr. cataphractus*, *Cr. frontatus* et l'*Osteolaemus tetraspis*. La première est répandue dans toute l'Afrique éthiopienne; les autres n'existent guère qu'au nord du Congo. La description du lipata que donnent les Noirs est beaucoup trop vague pour qu'on puisse se prononcer. Il reste donc trois possibilités :

1. Le lipata n'est autre chose que le *Cr. vulgaris (niloticus)*, en grands et vieux exemplaires.

2. Le lipata est une des autres espèces africaines, en nouvelle station étendant plus au sud son aire de distribution.

3. Le lipata est une espèce encore inconnue de crocodile, soit alliée aux espèces africaines actuelles, soit d'un genre américain ou asiatique. Peut-être s'agit-il même d'un genre nouveau de ces grands Reptiles.

Il va sans dire que l'examen seul d'une dépouille ou d'un crâne pourra résoudre la question.

(Ecrit à Vila Luzo, le 25 septembre 1932.)

[1] J'en ai encore eu la preuve chez ces Tyiokwés. Ils m'ont cité 32 noms de Rongeurs et petits Mammifères. Parmi ceux qui m'ont été apportés existaient des formes extrêmement semblables, ainsi les espèces de rats nommées nkeke et kafula, d'une part, et kandonto et katuli, d'autre part. L'examen encore sommaire que j'ai pu faire m'a montré des différences d'ordre spécialiste : cals des pattes différemment disposés, oreilles proportionnellement plus grandes ou plus petites, anneaux de la queue, etc. De très légères différences d'allure, de grandeur, de proportion sont vues nettement et les espèces sont distinguées. Beaucoup d'indigènes cependant ont commis des erreurs (souvent volontaires, car je refusais les exemplaires dont j'avais déjà une série suffisante).

Manuscrit reçu le 15 janvier 1933.

L'auteur, parti fin mars 1932 en mission scientifique, n'a pas pu corriger ses épreuves.